

caudines... les organisateurs, promus éternellement jeunes par décret administratif et providentiel et, de ce fait, d'avance immunisés contre l'appellation sans recours de « croulants », d'« amortis » et de « son et lumière ».

Trente-cinq ans ! la belle époque !... L'âge que n'atteignirent ni Raphaël, ni Watteau, sauf erreur, ni même le Christ. Certes ! Mais l'âge au-delà duquel le Vinci, Michel-Ange, Delacroix, Courbet, Renoir, Turner, Pissarro, Monet, Cézanne, Brancusi, Picasso et nombre d'autres ont su devenir pleinement eux-mêmes et se révéler autrement plus jeunes d'esprit, de vitalité, d'invention, que nombre de leurs cadets ; l'âge, en tout cas, où la véritable maîtrise se dégage des dons congénitaux, des effusions et impulsions merveilleuses de la jeunesse (quand elle en a).

Mais quoi ! Ainsi en avait décidé le conclavé organisateur : « Trente-cinq ans ou à la porte, les vieux ! » A l'époque de Minou Drouet, et en se référant aux exemples de Pascal et de Mozart, trente-cinq ans cela fait même déjà un peu blet, paraît-il.

Ce n'est pourtant pas là que réside le pire inconvénient de la prétendue démonstration que constitue la Biennale. Il est bien plutôt dans le secret désir de servir une tendance, un courant de l'art actuel — celui qui doit, fatalement, trouver ses plus zélés défenseurs dans les pays dépourvus de culture plastique, de traditions — dans les pays artistiquement sous-développés où a surgi l'ambition de se libérer de la suprématie de l'art occidental (celui des nations pilotes de la vieille Europe) et où, pour apparaître modernes, les pseudo-novateurs, les affranchis, entendent aussi tourner le dos à des civilisations autochtones de jadis, en répudiant, par exemple, les canons artistiques légués par les Incas, les Aztèques, Hókousai, les artistes pharaoniques, etc., etc.

En faisant appel, pour organiser des sections nationales, à quelques personnalités fêrues du snobisme international de l'art « d'aujourd'hui », rien de plus facile que de dénicher dans tous les pays assez de sectateurs de l'abstrait pour imposer aux visiteurs de la Biennale, l'impression que l'art universel, en 1959, est tout entier axé sur l'abstraction et, de préférence, sur celle qui refuse la construction géométrique pour s'abandonner à tous les dérèglements de l'inconscient ou du subconscient exprimé à l'aide de n'importe quoi. Ce qui dispense de toute connaissance du dessin, de toute science de la matière. Telle fut, bien entendu, la consécration des vœux occultes des promoteurs initiaux de la Biennale, en ceci fidèles à leurs choix antérieurs.

Pour être plus certains d'atteindre leur objectif inavoué, dans le cadre de la section française, ce furent donc des « critiques » de moins de trente-cinq ans qui furent conviés à l'honneur de choisir... vingt-trois artistes (pourquoi vingt-trois ? A quelle exégèse kabalistique correspondent ces nombres — à moins qu'ils n'aient été tirés au sort sur un tapis de roulette ou de jeu de l'oie ?) Qu'Apollon me garde de ne pas vénérer à leur exacte valeur le savoir, l'information, le goût, la raison de mes jeunes illustres confrères... qui avaient au maximum douze ans quand la guerre ferma les musées et contraignit l'adolescence à des études hasardeuses. Mais il doit bien exister des diplômés de l'Institut d'Art, de la Faculté des Lettres, de l'École du Louvre, qui ne partagent pas les préférences des membres de ce jury de critiques.

Un autre jury, composé de dix artistes (de moins de trente-cinq ans, bien sûr) fut constitué, dont les membres émanèrent de deux grandes Ecoles (Beaux-Arts et Arts Déco), de trois Salons (Jeune Peinture, Jeune Sculpture, Jeune Gravure)... et du groupe des Informels, nanti d'une protection d'essence divine, je gage (« primum erat cho »). Constatons aussitôt que ces dix jurés, parce qu'artistes évidemment, ont fait preuve d'une objectivité bien plus étendue, quoique limitée, que leurs émules plumeux. Observons pourtant qu'il y a, parmi les exposants

des Indépendants, de la Nationale et même (« Horresco referens ! ») des Artistes Français, des moins de trente-cinq ans exclus de l'électorat de la Biennale. A retenir aussi le fait que bien d'autres « groupes » (?) que celui des Informels pouvaient prétendre au droit de vote.

Tout comme s'il avait été effaré par les désignations du premier jury, le conseil d'administration se réserva le droit de désigner lui-même environ 75 invités sur les 158 artistes dont est formée la section « France et Communauté française ». Ce qui épargne à celle-ci certaines exclusives dont eussent évidemment pâti quelques jeunes déjà notoires, tels que... le plus célèbre de tous, Bernard Buffet, à qui les placeurs se sont bornés à infliger une place... dérisoire.

Ainsi qu'il était loisible de s'y attendre, les abstraits de toute chapelle prédominent grâce à l'action des organismes sélectionneurs, action dont la peinture du catalogue autorise de consigner aussi un effet pleinement démonstratif : sur les 158 invités de la section « France », plus de 45 sont d'origine étrangère. Leur nombre obligera même un internationaliste de toujours, un chaud partisan de l'Art vivant, un témoin enthousiaste de l'apport de Modigliani, Soutine, Kisling, Chagall, Mane-Katz, R. Monteiro, Foujita, Zadkine, Picasso, etc., à l'École de Paris, à regretter que la Biennale n'ait pas réservé une place équitable à ceux en qui s'incarne le génie créateur des artistes formés à la lumière de notre culture et sous les ciels divers des Flandres, d'Ile-de-France, du Val de Loire ou des terres d'oc.

## G.-J. GROS

L'OUVERTURE de la première Biennale de Paris au Musée d'Art Moderne, heureusement transformé et aménagé pour la circonstance, au point qu'on hésite à reconnaître les aîtres, nous donnait une appréhension. Qu'allait donner la réponse à cet appel fait à une quarantaine de nations priées d'envoyer chacune officiellement un choix de ce qu'elle jugeait être le plus représentatif dans l'œuvre de ses artistes de moins de trente-cinq ans ? Cette confrontation allait-elle nous faire tomber dans une abstraction générale ? Tous allaient-ils se montrer noyés dans l'informel ? Le tachisme les maculera-t-il de la tête au talon ? Il faut reconnaître que ce mal qui répand la terreur et l'horreur n'est pas universel. Tous n'en sont pas touchés. S'il y a des incurables, il y a aussi encore beaucoup d'éléments sains. Certes, des nations sont particulièrement embrouillées : les Etats-Unis, le Brésil, la Grande-Bretagne, la Pologne par exemple, qui ont exploité de la sculpture au lance-pierre et de la peinture au lance-boue. Bien malin qui pourrait dire en quoi ces coulées de matières se distinguent entre elles, sous le navillon de tel Etat plutôt que de tel autre.

Mais, laissons de côté ces négations qui, même dans ces pays, ne sont pas générales, car il s'y rencontre aussi, sinon des inquiets, du moins des manieurs de pâtes et des tireurs de lignes, des monteurs de surréalistes images et des peintres de murailles.

Il faut le dire, la très grande majorité des exposants de cette Société des Nations ne sont pas des peintres de chevalet. Presque tout a été peint en fonction du mur. Nous avons affaire, dans l'ensemble, à une jeunesse de décorateurs qui voudraient peindre à l'échelle des montagnes.

Le Mexique pourrait-il concevoir autrement que monumentales ses grandes compositions où passe un goût de mort, jamais la joie de vivre.

L'imagerie yougoslave, la cubaine, celles, massives, des Pays-Bas, de la Belgique, celle de l'Allemagne aux deux tendances, informelle ici, figurative là, sont-elles autre-

Est-il encore utile de répéter que le « Grand Complot contre Paris et l'Art français » continue de bénéficier de concours au minimum inconséquents ?

Ces considérations générales devaient servir de prélude à l'analyse de la Biennale, section par section. Faute de pouvoir maintenant élaborer celle-ci, bornons-nous à dégager deux conclusions :

— la première, c'est que la Biennale a bénéficié d'une présentation matérielle d'une qualité rare, lumineuse, aérée, si soignée qu'on émet le vœu que ses éléments en soient conservés pour les Salons qui recevront l'hospitalité du Palais des Beaux-Arts de la ville ;

— la seconde, c'est, hélas ! qu'il s'exhale un profond ennui, une morne lassitude de ce magma cosmopolite de toiles où se dissout, se noie, s'efface toute individualité, toute particularité ethnique. Qu'ils viennent de Patagonie ou de Pithiviers, de Petaouchnok ou de Kansas-City, abstraits, informels et zazous pratiquent la même facture apatride. En sorte que la moindre toile figurative apparaît comme une reposante oasis, comme un retour à la terre ferme, à la raison humaine, même balbutiante.

Espérons que de cet étalage préconçu d'aberrations polychromes, ne serait-ce que par saturation, sortira de décisive façon, la guérison qui, heureusement, s'annonce même dans les pays les plus intoxiqués et qui, en France, a connu ses symptômes convainquants dans les œuvres de la génération promue à la notoriété depuis douze ans déjà.

ment imaginables que pour le plein air ? La partie la plus attirante de cette première Biennale est sans conteste, ni chauvinisme, celle qui concerne la France. D'abord, la partie rétrospective. Les organisateurs ont estimé, non sans raison, que les grands peintres français qui, depuis le début du siècle, ont donné son essor et marqué de leur influence la peinture moderne ont eu, eux aussi, trente-cinq ans. C'est à cet âge de leur carrière que leurs œuvres exposées ont été choisies. De Bonnard à Utrillo, trois générations se succèdent où l'on compte notamment Matisse, Rouault, Vuillard, Derain, Dufy, Klee, Marquet, Villon, Braque, Lhote, Leger, Picasso, Soutine, etc. Cette jeunesse des maîtres du XX<sup>e</sup> siècle nous apparaît comme un havre après avoir traversé la tempête des nouvelles vagues. Pourtant, la jeune France tient fort honorablement son jeu. Le choix a été fait par de jeunes critiques, d'une part, d'autre part, par de jeunes artistes : enfin le Conseil d'administration de la Biennale a fait aussi son choix d'invités. Nous reconnaitrons volontiers que celui-ci est le meilleur de tous. Il ne sent pas la chapelle, offrant un très large éventail où l'on compte les noms de Fusaro, Bernard Buffet, J.-J. Morvan, Guanse, Forissier, Groperrin, Weisbuch, Bro, Georges Oudot, Luc Simon, etc..

On a chargé, en outre, certains groupes de peintres de composer des ensembles « en fonction d'une architecture donnée » tel celui composé par Rebejolle, celui de J.-P. Riso dit de « L'École de Rosny ». Il y a même un groupe des informels (de quoi, sans cela, aurions-nous l'air !) qu'on a déposés dans la salle de musique.

En résumé, cette Biennale qui fera couler beaucoup d'encre — et de la noire — n'en est pas moins le résultat d'un sérieux effort.

Son originalité première est d'être réservée donc exclusivement à la jeunesse. C'est une attention officielle qu'auraient bien voulu qu'on eut pour eux, en leur temps difficile, leurs grands aînés dont on rappelle ici si opportunément la mémoire.